

collection *présent (im)parfait*

Claire Le Cam
le testament du pas assez

© éditions isabelle sauvage, 2026
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN: 978-2-490385-55-3
ISSN: 2100-3416

éditions] isabelle sauvage

*À is, ar, sc
Tout simplement
En dire trop serait assez émouvant*

Comme je n'y arrive pas, ou si peu, vraiment ou vraiment pas assez, je suis obligée pour écrire de démarrer par moi, de me reprendre et de me saisir de ce que mes bras, au bout desquels mes doigts présupposés, ont à dire même si c'est sans intérêt; je me dois d'écrire; je dois le faire sinon je m'efface, oui, vraiment, un peu. Voyez la mesure du peu, du pas assez, c'est trop. Voyez comme il est compliqué de rester là à sa place sans trop ni pas assez.

Trop de mots, trop de larmes, trop d'amours, trop de chants et d'oracles, trop pour haleter et jamais trop de flottements d'usage, trop de mots, de larmes, de larmes de rages éternelles et déplumées, trop d'orgueils, trop de voix, trop d'enfants... trop trop trop, trop de joies évidemment, trop, trop d'organes comme trop d'orgasmes, trop d'hommes et trop de femmes, trop de dégâts sur terre, trop de monde, trop de poussières, trop de portes à ouvrir et à verrouiller, trop d'empathies multipliées,

trop de plaisirs, trop de peines, trop d'écueils, trop de cires, trop de rides, trop de contraintes, trop de beuveries.

Et ça n'est jamais assez.

J'ai juste envie de pleurer, mais, même ça c'est trop, et je ne peux pas y couper. J'ai sûrement l'air d'un rien à pleurer, à larmoyer d'un rien parce qu'il faut avancer et résister toujours assez. Parce que d'écrire peut naître un combat. D'un combat de trop peut s'écouler une lassitude opaque et vertigineuse.

Toujours ne pas trop et ne plus assez ou pas assez trop ou c'est assez. J'en ai marre. Oui, j'en ai marre. Je ne suis rien ou si peu dans cette purée de mots usés, de bactéries à nettoyer, de grimaces à effacer quand on est là à essayer tout le temps chaque jour de panser les heures, de mettre un sourire au coin des lèvres, de faire croire que la vie reste quoi qu'il en coûte une heureuse fantaisie, que tout va aller. Il faut faire attention à ceci à cela, à celui-ci à celle-là; il faut accueillir la joie et la laisser t'imprégner; il ne faut pas que l'un te baise ou que l'autre te nique; il faut que chacun taise et que toi tu abdiques.

Je ne suis plus celle que l'on croit; j'ai déposé ma tête et j'ai tout oublié.

Le poème me guette de là où il est, bien planqué. L'accident poétique cérébral m'attend au tournant, un peu trop. Pas assez d'oubli en poésie, tout y est, tout y reste. Seule une faiblesse de trop, de ne pas trop, calme et ne pèse plus, finalement. On peut toujours embrasser les personnes qu'on aime même si la mémoire nous quitte; c'est une chose que l'on saura toujours faire, embrasser. Parce qu'on a toujours envie d'une joue à embrasser, d'une main à tenir, d'une mèche à caresser.

Enfin moi, en définitive, il ne manque rien à ma vie, je la laisse faire. Ça va revenir, à un moment ça germera. Il faut le temps que ça germe mais il est vrai, quand même, qu'une plante ne renaît pas aussi vite que l'on voudrait; la patate peut avoir mal à sortir de la terre, la carotte à flétrir, le poireau à jaunir; je ne ressemble peut-être pas à une plante verte cependant être potiche serait mieux car je suis très contemplative, au fond et, finalement. Il faut ce temps nécessaire au bourgeon d'éclorre, c'est si important de le voir évoluer lentement.

Comme le temps d'écriture aussi long soit-il infructueux nous mène.

Jusqu'à attendre la justesse. Jusqu'à quand y prétendre. Quand ?

Je ne crois pas mes mots utiles, nécessaires ou salutaires pour les autres ; je sais que personne ne les attend et c'est à la fois rassurant et si décourageant. Moi, j'attends mes mots à moi car je crois simplement que mes mots miens sont pauvres de moi, sont ceux de ma tristesse moins présente, plus étale, ceux qui proviennent de ma position debout, là, devant la fenêtre et qui me disent qu'être seule reste un plaisir, ne pas parler, moins parler, parler assez, suffisamment pour imaginer que l'oiseau ne naît pas de mon esprit ; j'aime les autres, assez, pas plus que les autres ; mes mots sont d'une banalité éprouvante pour moi ; j'ai l'impression de mieux les comprendre que certains d'entre vous ; je sais que j'ai raison ; je ne suis pas géniale et, pourtant :

On sait que la poule peut également mettre un certain temps à pondre à nouveau ; on reste suspendu

à son cul pour l'œuf du matin, on pourrait la secouer mais non.

La justesse a décidément sa raison.

Il y a aussi ce poids juste et idéal. Faire attention à ne pas dépasser trente-cinq kilos d'os et de graisse ; si on les dépasse autant viser un poids de quatre-vingt-dix pour dévoiler sa chair, ne plus avoir honte d'en faire sa glaise et de rebondir sous des yeux ébahis ou dégoûtés. On s'en fout ! De toutes les façons, quelqu'un existe pour dire que ça sera trop ou pas assez.

Pas trop de sucre, pas trop de porc, pas trop de jus, pas trop de sel, pas trop de lait, pas trop de frais, pas trop de gingembre, on ne sait jamais ; l'effet n'est peut-être pas promis. Surtout jamais assez de contrôler son poids, sa densité.

Je voudrais me délimiter toute seule.

La mesure n'est pas l'égalité.

La mesure, je n'en fais pas mon affaire. Écris plus ou écris moins. Tu n'as pas assez travaillé ce matin. Tu en fais trop, c'est pas malin. Je voudrais être dans une telle démesure pour parvenir à écrire une phrase folle

ou dix mille en une. Tout me retient car je ne sais pas; je ne sais rien; je n'ai pas la capacité de travailler un texte. Mon faisceau n'est pas calé. Le caler avec qui? le caler avec quoi? je ne sais pas; je n'en sais rien; j'ignore tellement de choses, trop de choses, ou j'en connais assez pour avoir la vie que j'ai. La mesure me prend le cou. On mesure le tour du cou pour un col à adapter ou un nœud coulant à préparer.

Je ne peux plus écrire. Je n'ai plus assez de malheurs ou trop de contradictions en un seul moment. Je bouillonne si calmement. Après tout, il y a bien assez de mots. D'autres en font si bien l'usage, et tant et tant de livres existent comme s'il fallait encore et encore alimenter les étagères des bibliothèques. Ce sont elles qui ont peur du vide. Moi, mon meilleur texte est blanc, espacé, aspiré.

Je n'ai pas peur de mes vertiges. Le pont entre chacun de mes mots est unique. Je n'ai pas peur. J'attends et je regarde. Ma crainte fut peut-être pendant un instant de mourir trop tôt pour mes enfants que j'ai envie de voir vieillir. Trop tôt ou pas assez tard. Encore cette

nuance. Suis-je pleine de nuances? Suis-je pleine de subtilités? Je ne le sens pas comme ça. Mais une fois toutes mises bout à bout, et nuances et subtilités, c'est un feu d'artifice.

Cinquante-trois fois «trop». S'il faut en plus gérer le nombre d'occurrences, je ne vais pas m'en sortir.